

Médiathèque Valais St-Maurice

Mardi 18 février

12.30-13.30



Jean-François Haas

Jean-François Haas est né le 7 juillet 1952. Il passe son enfance à Courtaman où il vit toujours. Après des études au Collège de St-Maurice, il obtient une licence en littérature française à l'Université de Fribourg. Aujourd'hui, il enseigne le français, l'histoire et les sciences religieuses au Collège de Gambach, à Fribourg.

Une œuvre qui manifeste toujours les préoccupations de l'auteur, homme de foi, hanté par le combat entre le bien et le mal et qui fait appel à d'innombrables références liées à l'histoire de l'art et à la littérature.

En 2007, Jean-François Haas publie son premier ouvrage aux Editions du Seuil ***Dans la gueule de la baleine guerre*** qui obtient *le Prix Schiller et le Prix Dentan*.

En 2010, publication de ***J'ai avancé comme la nuit vient***.

En 2012, paraît ***Le chemin sauvage***.

Dans la Gueule de la baleine guerre (2007)

Le 22 juin 1941, Hitler viole le **pacte de non-agression Molotov-Ribbentrop**, pacte germano-soviétique qui désigne les accords diplomatiques et militaires signés le 23 août 1939, à Moscou, en présence de Staline. Animé par la haine du Slave autant que par la haine du Juif, le Führer entend mener une guerre d'annihilation. Il mobilise plus de trois millions de soldats allemands.

Parmi eux, Joseph, le narrateur, Franz et Friedrich Emmanuel, qui tente d'échapper à la dégradation humaine en pensant à Dürer et à son frère : *« Pauvre Friedrich Emmanuel, notre Herr Doktor, tu espérais encore, tu auras espéré je crois jusqu'à l'heure de ta mort, que la Beauté finirait par nous libérer de l'abattoir où nous étions prisonniers... et tu essayais de devenir toi devant le tableau que tu contempiais avec des yeux de nouveau-né, le tableau qui te faisait signe, avec lequel tu entrais en dialogue, avec lequel tu entrais en duo. »*

Du 22 juin au 19 août 1944, l'opération Bagration va nettoyer le sol soviétique de toute présence militaire allemande. C'est l'une des plus grandes défaites de la Wehrmacht pendant la guerre : *« On nous entassa le premier soir dans une église. La neige nous harcelait par les vitraux crevés, on se tassait les uns contre les autres dans le noir comme des moutons aux champs dans les tempêtes d'hiver, j'essayais de me dire que pour moi la guerre était finie mais je continuais de sentir l'abattoir autour de nous, on ne pouvait pas bouger une fois qu'on s'était emboîtés les uns dans les autres. »*

Un demi-siècle plus tard, aidé par Alexandre, aide-soignant de l'hospice dans lequel il séjourne, Joseph, vieillard au seuil de la mort, se souvient de sa guerre et raconte...

En contre-point, toujours...

Une question : *« Mais la grande question restera : qu'est-ce qui, en moi, et de moi, courait à la rencontre de ce droit qui m'était donné de tuer et de violer parce que c'était la guerre... Qu'est-ce qui, en moi, et de moi, me rendait disponible à la transformation de l'homme en surhomme impitoyable, à la transformation en force brute qui m'était offerte... Quand la faim nous faisait espérer, parce que nous n'entendions pas le voisin respirer ni rêver, qu'il était mort et que nous pourrions disposer de ses bottes ou de son pain. »*

Une espérance : *« Moi j'ai résolu de vivre pour que Pilate en moi n'ait pas le dernier mot, pour que le sang des innocents qui crie en moi, qui crie contre moi, ne s'éteigne pas, je ne me laverai pas les mains de ce sang, qu'il crie et ne laisse personne dormir du sommeil de celui qui se croit juste... Mais se trouvera-t-il encore des oreilles pour entendre.... »*

La Cène, Gethsémanie, le Baiser de Judas, Ecce Homo, nous voici à quatre images déjà... »

J'ai avancé comme la nuit vient (2007)

Merel, employé à la Compagnie des Transports Urbains et Interurbains, est guide de tourisme dans la ville de Wolmaar ; travail qu'il conçoit comme la dénaturaison de ce qu'il promeut avec obstination: la beauté, la grandeur de l'art, les traces du passé. Kerk, d'Arolsen, Pagel, Guilherm, Hagedoorn... Ce sont là les références artistiques que le lecteur suit tout au long du roman et grâce auxquelles Merel « médite » sur sa vie décidant que « *tout ce blanc, là-dessus, s'il en faisait quelque chose, s'il le labourait d'une histoire, s'il le labourait de son histoire.* »

« Ces rencontres qui nous font, et notre vie pourrait être tout autre: combien de personnages, combien de biographies nous construisent. Qui es-tu? Toi-même, et en même temps ces pièces d'un puzzle (il pense de nouveau à un puzzle, mais en même temps, cela ne le satisfait pas) qui ne finira qu'avec ta mort; non: que ta mort inachevera pour toujours; ont-ils donc raison, alors, ceux qui disent que la vie ne finit pas avec la mort: il reste ce vide, ces pièces pas encore posées, ces pièces encore inconnues, peut-être pas encore découpées, ce vide que l'on voudrait ouverture, un puzzle dont les pièces s'appellent Kerk, et Clelia que tu n'as pas connue. et Hagedoorn. et d'Arolsen. et Pagel: feuilleter l'aide-mémoire annexé au vade-mecum et fabriqué à partir de l'Encyclopédie populaire. »

Chaque jour, des autocollants criant " Non " à l'autre : « *Sur tout ce que tu aimes ces autocollants qui crient NON partout, et ceux qui ont fait cette affiche ont dû bien rire en la faisant, et ceux qui les collent partout doivent bien rire en déposant partout leur poison. On n'entend pas de bruits de bottes dans la ville mais on voit ces autocollants, ce NON partout jeté, une barbarie s'est mise en marche conter l'Autre, par affiches et référendums, une barbarie qui est en train d'assiéger, d'envahir le peu d'homme qu'il y a dans l'homme.* »

Ainsi s'entremêlent la voix de cet homme égaré et celles de ses devanciers exemplaires : « *Il est entré dans ces vies, et elles sont en lui comme des chemins à habiter, à vivre... et c'est comme si en elles il trouvait une possibilité de se dire, une libération de mots pour se dire.* »

Un chemin sauvage (2010)

Un homme se souvient de son enfance dans un village de Suisse, dans les années 60, et raconte : « *Devant moi, ce matin, une photo de classe : « Rémi, Tonio, les autres. Myriam. Myriam : il ne lui reste que quelques jours à vivre tandis que, assise à un pupitre du second rang, elle lève les yeux vers le photographe. Notre histoire est là, en noir et blanc, une photo glacée. Mon chat de gouttière est venu s'installer sur mes épaules et ronronne, parfois me passe sa langue râpeuse dans les cheveux, sur l'oreille, ou mordille la branche de mes lunettes : qu'est-ce que cette photo, qu'est-ce que notre histoire, qu'est-ce que tout cela, tout ce qui a été, tout ce qui habite en moi, sous son regard ? »*

Des parents ouvriers, ouverts et généreux, un petit frère et le souvenir de ce frère devenu « silence » Des amitiés, celle partagée avec Tonio, dont le père, à ce qu'on dit, est ingénieur sur le barrage d'Assouan, celle partagée avec Rémi, celle partagée avec Myriam.

« Misée », c'est-à-dire adoptée comme servante dans une ferme, elle quitte l'orphelinat où l'a laissée une mère volage. Bientôt, Myriam se confie. Harcelée par le grand-père, poursuivie des assiduités d'un "dragon", avec lequel la famille fait affaire. Emu, l'enfant cherche comme il peut à l'aider. Elle disparaît. Son corps sera retrouvé près d'un étang, dans une grotte.

« *C'est ce même jour que des enfants du village voisin, venus à l'étang pour pêcher, cherchèrent un abri dans la grotte en voyant venir l'orage...*

Ils se mirent à gratter le sable de la grotte en pensant à cette histoire, peut-être pour se distraire et distraire leur peur, peut-être parce qu'ils ne pouvaient s'empêcher de croire et d'espérer que de l'or était là. Et leurs mains, qui fouillaient sans peine cette sorte de sable qui était de la molasse pilée, rencontrèrent un sac, un sac de jute. Qu'y a-t-il dedans ? De l'or ? Ils décidèrent de le dégager. »

Au cœur de ce milieu rural suisse de l'après-guerre, avec ses conservatismes, ses peurs, se détachent la figure du père, celle de son épouse, qui incarnent le respect, la solidarité face à l'intolérance. Un fait divers qui met aussi en perspective l'affaire des enfants misés : « *La « mise » a existé jusque dans les années 30 et s'est pratiquée hors la loi dans les années suivantes, des enfants ont été par milliers légalement enlevés à leurs parents par les autorités pour être placés dans des orphelinats (...) ou des fermes où ils étaient obligés de travailler, battus parfois abusés »*